

# Écrire l'histoire de la formation militante

**d**ans les années 2000, l'éducation populaire (universités populaires ou autres configurations associatives) revient au goût du jour, certes en rupture avec les formes politique d'antan ; les changements sont incontestables par rapport aux expériences anciennes de formation militante... Raison de plus pour mieux connaître les acquis et les limites de ces tentatives antérieures.

Qui s'intéresse à l'histoire des partis de gauche en Europe sait en effet combien la formation des militants actifs a occupé une place importante dans leur dispositif. Néanmoins, ses origines, son déroulement, le contenu et les modalités d'appropriation par les militants sont mal connus, pour des raisons qui tiennent probablement à l'aspect « laborieux » de l'enquête que doit faire le sociologue ou l'historien pour mieux la cerner : sources lacunaires, souvent répétitives, « vulgate » fastidieuse si l'on juge d'après des critères contemporains (formules simplificatrices et dogmatiques, schématisation à outrance des contradictions, etc.). Pour autant, on ne perd pas son temps à revenir sur cette histoire qui participe des tentatives d'émancipation nées au cœur du monde ouvrier.

La naissance des mouvements ouvriers est, en effet, indissociable de l'impératif de formation dans des pays où, avant la

JEAN-NUMA DUCANGE

Première Guerre mondiale, les organisations politiques et syndicales gagnèrent des positions décisives : l'Allemagne et l'Autriche. Loin d'être une projection d'intellectuels sur un monde ouvrier évanescant, la formation, entendue au sens fort de *Bildung* (éducation, formation, culture) s'impose comme élément majeur pour les premières organisations ouvrières sociales-démocrates ; ainsi, c'est une « association de formation ouvrière » qui est à l'origine du futur Parti social-démocrate autrichien en 1867. Il s'agit, en quelque sorte, d'une appropriation des valeurs de l'élite dominante – la *Bildung* renvoie à la culture de celle-ci – pour les retourner en faveur du monde ouvrier. « Le savoir c'est le pouvoir, le pouvoir c'est le savoir » affirme une conférence de Wilhelm Liebknecht, formule qui entend signifier une priorité majeure de l'investissement des sociaux-démocrates. Transmettre un savoir permettant l'émancipation politique et sociale des travailleurs : la formule, au risque d'apparaître aujourd'hui quelque peu naïve, ne s'éloigne guère des inten-

tions des militants de l'époque.

Peut-on « évaluer » l'importance de la formation dans l'histoire des organisations politiques ? On l'a signalé, partir à la recherche des sources permettant de comprendre ce qui a été enseigné et éventuellement assimilé par des militants et cadres du parti soulève de nombreux problèmes. Si, par exemple, il n'est pas difficile de retrouver les cours qui ont été enseignés à l'École centrale du parti puisque certaines figures bien connues comme Rosa Luxemburg ont joué un rôle clef dans cette oeuvre pédagogique et militante<sup>1</sup>, l'exemple fausse néanmoins la perspective globale : en premier lieu, parce que l'on s'intéresse au contenu des textes de Rosa Luxemburg au regard de son itinéraire ultérieur, survalorisant en quelque sorte un rôle qu'elle n'avait pas nécessairement dans le contexte de l'époque. Mais surtout, elle n'a pas été la seule, nombre d'enseignants aujourd'hui disparus des mémoires ont également dispensé des cours fondamentaux. Par ailleurs, Luxemburg enseignait à l'École centrale du Parti créée en 1906 ; or on peut saisir la formation militante sur le long terme, à travers des écoles locales qui existaient depuis les années 1880.

### Une formation « marxiste » ?

Pour comprendre la conception qu'avaient les sociaux-démocrates de la formation, il paraît utile de reprendre le débat sur le « marxisme » de la social-démocratie, d'autant qu'il permet d'ouvrir des perspectives sur la réalité d'autres marxismes dans divers courants politiques au vingtième siècle au

sein d'espaces géographiques différents (le cas du PCF en France par exemple). Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici de déterminer si la politique menée par la social-démocratie d'avant 1914 a été fidèle aux textes de Marx au regard de son évolution progressive, mais d'essayer de comprendre si la faible lecture des textes de Marx – relative, mais incontestable – constitue en tant que telle un indice suffisant pour affirmer qu'il n'a existé que des « marxismes imaginaires ». C'est là qu'intervient la nécessité d'écrire une histoire de la formation militante qui tienne compte de nombreux paramètres. Si l'on suit Georges Haupt, qui avait amorcé un immense chantier d'histoire de la Deuxième Internationale dans les années 1970 et initié un partenariat avec des sociologues (dont Pierre Bourdieu), le « marxisme » de la social-démocratie allemande doit être étudié au regard des usages revendiqués par les acteurs<sup>2</sup>. Or, que ressort-il des plans détaillés des formations, des conférences orales dont on connaît parfois le compte rendu via la presse ou les agendas et almanachs ouvriers très lus par les militants et dans lesquels écrivent des « cadres intermédiaires » souvent en charge de la formation ? Une vision du monde « classiste », un enseignement des grandes étapes de l'histoire – en tout premier celui des processus émancipateurs comme la Révolution française – des explications simplifiées de mécanismes complexes (contradictions du système capitaliste, etc.), la nécessité de l'organisation pour la transformation sociale et politique... Cet ensemble constitue assurément un socle de références qui a fonctionné auprès

1. Les textes intégraux en français de ces cours restent cependant en grande partie inédits. Ils seront publiés aux éditions Agone fin 2012.

2. Cf. le numéro d'hommage des *Cahiers Jaurès* n° 203 (2012), Georges Haupt, *l'Internationale pour méthode*.

d'un large public militant (des centaines de milliers d'adhérents dans les pays germanophones) et que l'on ne saurait circonscrire à une idéologie d'intellectuels plaquée sur le milieu ouvrier.

Il s'agit d'une vulgarisation de la... vulgarisation en quelque sorte si on prend l'exemple de certaines brochures qui circulent largement et servent de base aux formations militantes. La diffusion d'un commentaire détaillé du programme d'Erfurt montre à cet égard l'imprégnation d'un certain marxisme auprès de larges secteurs : ce programme « marxiste » qui tient sur une page a servi de feuille de route à la social-démocratie allemande de 1891 aux lendemains de la Première Guerre mondiale et de modèle pour nombre de courants socialistes européens. Si, pendant cette période, les ventes ou emprunts dans les bibliothèques ouvrières des ouvrages de Marx et Engels, mais aussi de Karl Kautsky, sont faibles, en revanche, la diffusion massive d'un commentaire sous forme de brochure du programme d'Erfurt expliquant les grands principes du marxisme en quelques dizaines de pages à travers des exemples concrets – historiques et contemporains – montre que le vocabulaire marxiste était connu et employé à une large échelle<sup>3</sup>. On peut ainsi comparer les tirages du *Manifeste du parti communiste*, relativement modestes, par rapport au commentaire du programme d'Erfurt rédigé par Karl Kautsky et Bruno Schoelank<sup>4</sup> :

Année	Tirage du <i>Manifeste du parti communiste</i>	Tirage de la brochure de Kautsky et Schoelank
1895	6 000	10 000
1898	3000	7000
1903	2000	12 000
1904	3000	5000
1905-1906	5000	150 000
1907	22 000	100 000
1908	10 000	91 000
1913	11 000	75 000

Il n'est donc pas possible d'affirmer qu'il n'existe pas de circulation entre la vulgarisation et l'élaboration théorique. Que les décalages soient importants et fréquents, de nombreux exemples le montrent amplement. Mais qu'un Karl Kautsky puisse être un des théoriciens les plus en vue, maîtriser plusieurs langues étrangères, gérer la revue théorique animant les débats marxistes dans toute l'Europe, éditer les oeuvres de Marx et, dans le même temps, contribuer à la propagation d'une certaine vulgate que s'approprient nombre d'acteurs locaux est un exemple intéressant : à étudier de près l'ensemble des documents publiés par la social-démocratie – de la revue théorique à la propagande la plus élémentaire – il semble possible de reconstituer la trajectoire de certaines idées et conceptions politiques. Pour ne prendre qu'un exemple détaillé ailleurs<sup>5</sup>, la façon dont la référence à la Révolution française s'élabore puis se diffuse à l'échelle d'une vingtaine d'années montre les circulations existant entre les usages savants (la discussion autour d'une conception

3. Cf. Andrew Bonnell, « Did they read Marx ? Marx reception and Social Democratic Party members in Imperial Germany, 1890-1914 », *The Australian Journal of Politics and History*, 1/2002, p. 4-15.

4. Karl Kautsky, Bruno Schoelank, *Grundsätze und Forderungen der Sozialdemokratie. Erläuterungen zum Erfurter Programm*, Berlin, Vorwärts, 1891.

5. Jean-Numa Ducange, *La Révolution française et la social-démocratie. Transmissions et usages politiques de l'histoire en Allemagne et Autriche 1889-1934*, Rennes, PUR, 2012. Toutes les sources mentionnées dans cet article sont référencées et présentées dans cet ouvrage.

marxiste de la Révolution) et les usages « populaires » (la présence de la commémoration des dates de cette même Révolution, l'inscription des luttes populaires actuelles dans un passé historique et donc des révolutions antérieures, etc.). En 1889, dans le sillage du centenaire de 1789, de nombreuses publications permettent de mieux connaître le processus révolutionnaire : on les retrouve dans les structures de formation les années suivantes. Dix ans plus tard, en 1899, évoquer la Révolution française, c'est tourner son regard vers la situation en France où certains socialistes soutiennent l'entrée d'un des leurs au gouvernement, décision alors contestée par la majorité de la social-démocratie allemande. Au même moment, le débat fait rage autour de la révision du marxisme issu du congrès d'Erfurt : Eduard Bernstein critique notamment le fatalisme révolutionnaire de la social-démocratie et son décalage avec les nouvelles réalités sociales. Non pas que la social-démocratie renonce dans cette conjoncture à toute référence au « grand récit » qui fait de la Révolution française un épisode majeur de l'humanité ; il n'en demeure pas moins que, sous le double effet de la participation ministérielle et de la révision du marxisme, on peut relever à l'école de formation à Berlin, entre 1889 et 1905, l'absence de cours sur la période 1789-1799. Celle-ci ne revient à l'honneur qu'à l'occasion de la révolution russe de 1905 : l'événement suscite en effet un regain d'intérêt pour la voie révolutionnaire et par extension pour l'histoire des révolutions passées. Si l'on poursuit plus loin l'analyse, on relève, dans les années qui suivent 1905, la republication de certains textes de 1889 et, surtout, un nouveau cours proposé sur la Révolution française à la lumière de 1905, suivi par des militants

jeunes qui n'avaient pas pu lire les textes, ou bien plus difficilement, de la fin des années 1880. En mobilisant à nouveau toutes les sources mentionnées précédemment, on peut relever que, depuis les discussions théoriques dans les revues (caractériser 1905 à la lumière de 1789 et donc à partir d'une connaissance pointue du passé) jusqu'à la propagande élémentaire, à nouveau la Révolution semble faire partie de l'horizon militant. Ce renouveau de la référence s'inscrit dans une période où le Parti social-démocrate gagne des positions électorales et militantes, ce qui donne des moyens de diffusion plus importants, notamment au niveau local. La liste des brochures, ouvrages et textes traduits concernant la Révolution française montre la succession de ces différentes séquences :

.....  
**Ouvrages publiés par la social-démocratie allemande sur la Révolution française**

**Entre 1889 et 1895**

BLOS Wilhelm, *Die französische Revolution. Volkstümliche Darstellung der Ereignisse und Zustände in Frankreich von 1789 bis 1804*, Stuttgart, Dietz, 1889, 682 p. (ouvrage qui décrit sous une forme romanesque la Révolution, avec de nombreuses illustrations)

KAUTSKY Karl, *Die Klassengegensätze von 1789. Zum 100jährigen Gedenktage der grossen Revolution*, Stuttgart, Dietz, 1889, 80 p. (brochure théorique issue d'une sélection d'articles refondus).

LIEBKNECHT Wilhelm, *Geschichte der französischen Revolution : im Abrisse und in Skizzen*, Berlin, Volks-Bibliothek des menschlichen Wissens, 1887-1889

(esquisse d'histoire de la Révolution française, non achevée).

SCÄ VOLA, *Die französische Revolution. Episch-dramatische Dichtung in 12 lebenden Bildern*, Berlin, Verlag von Hermann Sumpel, 1893, 14 p. (pièce de théâtre)

WITZ Albert, *Bilder aus der Grossen Revolution. Epische-dramatische Dichtung in 8 lebenden Bildern*, Berlin, Verlag des Vereins für Volksthümliche Kunst, 1893, 16 p. (pièce de théâtre).

### Entre 1895 et 1905

**Aucune publication**

### Entre 1905 et 1910

BUONARROTI Filippo, *Babeuf und die Verschwörung für die Gleichheit*, Traduit et introduit par Anna Blos et Wilhelm Blos, Stuttgart, Dietz, 1909, 336 p. (traduction d'un "classique" du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'alors inédit en allemand).

CUNOW Heinrich, *Die revolutionäre Zeitungsliteratur Frankreichs während der Jahre 1789 bis 1794. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Klassen- und Parteikämpfe gegen Ende des 18. Jahrhunderts*, Berlin, Buchhandlung Vorwärts, 1908, 312 p. (vaste étude érudite de la presse révolutionnaire, rééditée en 1912).

KAUTSKY Karl, *Die Klassengegensätze im Zeitalter der französischen Revolution*, Stuttgart, 1908, 80 p. (réédition avec préface de la brochure de 1889).

EISNER Kurt, *Das Ende des Reichs. Preussen und Deutschland im Zeitalter der grossen Revolution*, Berlin, Vorwärts, 1907, 384 p. (vaste étude de l'Allemagne pendant la Révolution)

LAFARGUE Paul, *Die französische Sprache vor und nach der Revolution*, Stuttgart, Dietz, 1912, 47 p. (traduction d'une courte brochure du socialiste français Lafargue sur la langue française pendant la Révolution).

LAUFENBERG Heinrich, *Hamburg und sein Proletariat im 18. Jahrhundert, eine wirtschaftshistorische Vorstudie zur Geschichte der modernen Arbeiterbewegung im niederelbischen Städtegebiet*, Hamburg, 1910, 125 p. (brève histoire locale du prolétariat d'Hambourg au XVIII<sup>e</sup> siècle).

WENDEL Hermann, *Frankfurt am Main vor der grossen Revolution bis zur Revolution von oben 1789-1866*, Frankfurt am Main, Buchhandlung Volksstimme, 1910, 187 p. (histoire locale de Francfort depuis la Révolution française).

.....

De ce point de vue, scruter ce qui est enseigné par l'organisation à partir de ces ouvrages et brochures permet de saisir un ensemble plus large : ce sont, en effet, des cadres intermédiaires qui enseignent à d'autres militants « chevronnés », ceux-là mêmes qui sont ensuite chargés d'animer au quotidien le parti et d'écrire la propagande.

Cela suffit-il pour autant à qualifier de « marxistes » les références aux révolutions dans la social-démocratie ? Il évident que le Parti social-démocrate, organisation constituée en vue de la possibilité de conquérir légalement le pouvoir par les urnes, se pense supérieur aux méthodes révolutionnaires à la 1789 qu'il renvoie à un passé certes glorieux, mais dépassé. Perspective peut-être ébranlée par 1905 et, bien évidemment, par octobre 1917 – on rentre là dans une autre période avec des enjeux différents – mais qui semble s'imposer comme acquise dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le poids de l'appareil et la « tendance oligarchique » fort bien décrite par Robert Michels confortent d'ailleurs cette hypothèse que beaucoup ont retenue, non sans raisons. Néanmoins, cette tendance au légalisme ne va pas sans heurts, son

histoire n'est pas linéaire et se combine avec un rapport complexe aux révolutions que montre, à notre sens, l'étude approfondie de ce qui pouvait être écrit et diffusé par la social-démocratie.

### Formation et rôle du parti

Peut-être faut-il alors, pour saisir la complexité de *ce qui passe* réellement dans une organisation politique, notamment par l'intermédiaire de la formation militante, ne pas hésiter à souligner la coexistence d'éléments que certaines lectures héritées des ruptures politiques consécutives à la révolution russe de 1917 ont peut-être empêché de penser. D'une part, un « marxisme » vulgarisé qui, tout en véhiculant une certaine vision du monde « classiste » née dans des textes théoriques et repris à une large échelle, n'entraînait pas nécessairement la volonté de rompre brutalement avec l'ordre existant, comme le proposaient les révolutions qui avaient eu lieu jusqu'alors, attitude qui comportait un grand respect pour le passé révolutionnaire (commémorer n'est pas revendiquer une application – répétition d'une autre époque). D'autre part, l'existence d'un appareil très puissant autorise certes le développement d'une « oligarchie » mais également la pérennisation de l'équilibre complexe que l'on vient de décrire. Celui-ci ne repose pas seulement sur des mythes (l'appartenance de classe par la médiation sociale-démocrate est un phénomène historique massif et attesté) et assure une perspective politique fondée sur une tripartition : passé (histoire des révolutions) – présent (construire le parti) – futur (socialisme par la voie légale)<sup>6</sup>.

Un tel modèle fonctionne probablement, avec des variantes, par exemple pour les partis communistes en Europe occidentale à l'époque où ils occupaient des positions importantes dans diverses sociétés nationales. De ce point de vue, si la prise de distance avec les lectures mythologiques fut incontestablement nécessaire au regard de l'aveuglement acritique à l'égard des partis qui a pu longtemps régner dans de nombreux secteurs militants, il paraît désormais utile également de ne pas alimenter les critiques unilatéralement négatives de ces expériences historiques qui ont structuré des millions d'individus. Il me semble que la formation militante mérite une attention plus soutenue, car elle se situe à l'intersection de différentes réalités – brièvement évoquées ici – et parce qu'elle concerne les « seconds couteaux » des partis, de nombreux anonymes impliqués dans ces structures qui ont pu en retirer des bénéfices politiques et culturels importants. Comprendre cette histoire permet également de mieux saisir le déclin de ce type de pédagogie militante à partir des années 1980, dont le renouveau récent sous d'autres formes indique qu'il existe une lame de fond historique liée à des identités politiques très ancrées, que l'on ne saurait sous-estimer. ■

6. Voir Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps*

*historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.